

nald soit le modèle que nous devons donner à nos enfants comme guide dans la vie publique, l'exemple que nous devons leur conseiller de suivre dans la vie privée.

Nous n'hésitons pas à dire ici, avec la franchise qui nous caractérise, dans ce journal où l'on a le droit de tout dire, que nous ne pensons pas qu'il soit sain et utile de choisir pour les générations qui viennent sir John Macdonald comme prototype du citoyen et de l'homme d'Etat.

Qu'on remarque bien que nous ne faisons pas ici de politique ; nous ne sommes affiliés à aucun parti et nous disons l'histoire sans faveur ni complaisance pour aucune des factions qui s'en divisent les pages.

Consciencieusement, nous déclarons que nous sommes opposés à la perpétuation dans notre peuple des mœurs politiques dont sir John Macdonald fut l'initiateur, et de l'absence de principes et d'honnêteté de propos dont il se vantait cyniquement de faire la base de ses actes politiques.

Nous n'avons pas à voir à quel parti politique ces manœuvres ont profité ou fait tort ; d'ailleurs, c'est pour l'avenir que nous parlons et comme notre titre l'indique, nous ne voulons pas qu'à son réveil notre jeune peuple se trouve harnaché de ce bagage de politicien hypocrite, immoral, déloyal que traînent toute leur vie les contemporains politiques de sir John Macdonald

C'est parce que nous voulons arracher nos jeunes gens à l'influence délétère, exterminatrice, de cet opportunisme sans vergogne que nous protestons non pas contre le monument, qui est un souvenir très digne de la part des amis du défunt et de ceux auxquels il a fait gagner de l'argent, mais contre la signification qu'on veut lui donner.

Sir John Macdonald n'eut aucune des vertus que l'on peut recommander chez un homme d'état sauf le succès, et rien ne réussit comme le succès.

Mais au point de vue de la morale humaine, qui n'est pas celle des jésuites, le succès ne justifie pas les moyens.

Ceux qu'employa sir John ne furent ni honnêtes ni sincères.

La Confédération, sa grande œuvre ne fut pour lui qu'un moyen de réduire au silence un rival abhorré, et cette confédération il était prêt à la briser en 1885 quand Québec demandait la vie sauve pour Riel.

La Protection, qui fut sa grande arme de victoire, il l'adopta non par conviction mais comme expédient, en disant que si les libéraux en 1878 avaient choisi la protection, il eût, lui, aussi bien choisi le libre-échange.

La Fédération Impériale l'embarrassa un instant lorsqu'il eut des doutes sur la force du mouvement mais il ne se laissa pas embarrasser longtemps ; après avoir fait au Club St. George à Londres un discours archi-fédéraliste, il rentra au Canada, flaira le vent et se déclara contre le projet aux Communes.

L'Orangisme fut entre ses mains un outil toujours prêt, n'empêche qu'il ne le renia — en public, du moins — lorsque les nécessités l'exigèrent.

Le Protestantisme était un appui sûr et dévoué qui ne l'empêchait pas de coquetter et de donner des gages au Catholicisme pour assurer son pouvoir par la lutte d'ambition et d'influence de ces deux grands facteurs de la politique canadienne.

L'Idée anglaise en opposition à l'Idée française et *vice-versa* furent également deux puissants instruments de domination dont il joua avec une virtuosité sans égale et un cynisme qui effrayait ses amis, moins beaux joueurs que lui.

Quelles leçons peut-on tirer d'une telle vie ? Quelles formules peut-on extraire de cet enchaînement insaisissable de compromis, de concessions et de hardiesse, de retraites et d'assauts.

Cette politique a été définie dans un terme fameux : l'opportunisme.

Veut-on faire notre formule de vie sociale et nationale.

Nous ne le croyons pas.

Eh bien, on vient de tenter de faire du petit